

Sarah Carton de Grammont

MOSCOU EST UN GRAND VILLAGE

Touristes, commerçants, migrants ruraux et intelligentsia

Nombreux sont les touristes occidentaux qui reviennent de Moscou exténués, et assez moyennement contents de leurs « vacances », fort peu reposantes à leur goût. À Moscou, la vie de piéton est dure, si l'on ne dispose pas des quelques clés minimales de l'art local de la déambulation. Le touriste qui se respecte – celui qui se croit au-dessus des autocars pour groupes, lequel n'a pas sa version à impériale à Moscou – se doit d'être un peu piéton. Les distances moscovites rendent nécessaire l'usage des transports en commun. Il est souvent plus raisonnable, à la sortie du métro, d'opter pour un second trajet en bus, tramway, ou



Moscou champêtre, Sokol
© S. Carton de Grammont

trolleybus, même si c'est pour un, deux, ou trois arrêts, car les distances entre les stations (de métro, mais aussi de bus, tramway, ou trolley) sont importantes. Une fois parvenu sans encombre à destination, le touriste reste encore exposé à la surprise de la dimension du lieu qu'il est venu visiter, qu'il s'agisse de la Place Rouge, de Kolomenskoïe, du Parc d'Izmailovo, du marché aux puces, etc. Il faut affronter, selon la saison, le vent, la pluie, la chaleur ; la neige, la boue, le verglas, le froid..., traverser des étendues insoupçonnées à la rassurante lecture du plan qui présente une ville synthétisée, à la structure radioconcentrique. Le touriste s'entête à suivre les artères principales, au lieu de « couper » par les cours, sans savoir que celles-ci offrent des raccourcis efficaces et bien plus paisibles que le brouhaha des larges avenues. Il constate à ses dépens que les automobilistes n'ont pas pour habitude de ralentir à la vue d'un piéton sur la chaussée, et qu'il vaut mieux par conséquent emprunter les passages souterrains (deux escaliers à chaque traversée). Il ne maîtrise pas non plus l'art de prendre un taxi « informel », d'annoncer la destination, de négocier le tarif de la course. Pour s'orienter dans le métro, il lui faut acquérir la lecture du cyrillique ; quant à l'itinéraire des autobus, il aura le plus grand mal à s'en procurer le plan, inaccessible au public. Il y a une dizaine d'années, il aurait eu bien du mal aussi à trouver un café où s'arrêter le temps d'une pause réconfortante ; aujourd'hui, ses espoirs d'y trouver des toilettes pourraient être déçus. Dans ce cas, il lui reste l'option du repli stratégique sur le Mac Donald, ou celle de tester les rares gîtounes en plastique bleu et blanc qui abritent des cabinets de nécessité chimiques, marques du règne du maire Loujkov. D'une façon générale, le touriste se voit partout confronté à un tarif particulier, nettement plus cher pour lui, l'Étranger, que ce soit pour payer une entrée dans un musée, ou un pot de vin pour sortir du pays car il n'aura pas pris la précaution de se faire « enregistrer ».

Le caractère déroutant de l'hospitalité moscovite a été souligné par de nombreux auteurs. Le côté un peu « sauvage » de la ville est souvent traité en termes de déficit d'urbanité. Lorsqu'on s'attarde sur la présence plus forte des contraintes naturelles à Moscou que dans d'autres mégapoles, on a tendance à envisager son côté « campagnard ». Des « parcs », que nous appellerions « forêts », viennent rompre la succession des nouveaux

quartiers de grands ensembles. Dans ces forêts, on se promène, à ski ou à pied, on se baigne dans les étangs, on se donne rendez-vous pour faire un barbecue... Le touriste a du mal à comprendre la non-urbanisation de ces zones « sauvages » que jouxtent des tours et des barres d'une quinzaine d'étages. Il voit un terrain vague là où les gens du quartier promènent les chiens, un amoncellement anarchique d'édicules en tôle là où se pressent des garages...

« Moscou est un grand village » (*Moskva – bolchaïa derevnia*), dit-on à l'occasion d'une rencontre inopinée avec une connaissance, un ami ou un parent, qui ne partage pas les mêmes circuits. « Moscou est un grand village » équivaut à « le monde est petit » (*mir – tes'en*). Sauf qu'à Paris ou à Saint-Pétersbourg, on ne peut pas dire que « Moscou est un grand village » pour dire que le monde est petit. Ces rencontres de hasard, totalement improbables, portent en elles la dénégation du sens apparent de leur commentaire : le monde est vraiment tout petit pour qu'on puisse se croiser ainsi dans cette immense ville qu'est Moscou. Affirmer avec ironie que ce n'est finalement jamais rien qu'un grand village revient plutôt à constater le caractère exceptionnel de cette rencontre, qui ne se fait pas sans exclamations joyeuses, puisqu'elle n'aurait pas dû avoir lieu, la ville étant si grande.

Ce « nombrilisme » affectueux renvoie indirectement au statut de capitale de la ville. L'expression « Moscou est un grand village », dans un autre contexte, souligne son caractère anarchique, désordonné, désorganisé. Son statut, et la dignité qui l'accompagne, sont remis en question par tous ces étrangers (« étrangers proches », provinciaux, ruraux, rustres, *limitchikis*...) qui ne savent pas se conduire en ville, qui ne sont pas forcément méchants, mais qui ne respectent rien, n'ont pas pour la ville cet amour que lui portent les Moscovites et qui les amène à la traiter avec beaucoup d'égards. On peut ainsi les voir jeter papiers et mégots par terre, et non dans les corbeilles prévues à cet effet ; ils boivent au goulot leur bière dans le métro, ils ont l'outrecuidance de fumer sur le quai, ne savent pas « tenir leur droite » dans les escalators, ni laisser descendre les passagers du wagon avant de s'y engouffrer. Pire encore, dans la cour, ils gareront leur voiture sur les plates-bandes. En un mot, ils n'ont pas « la culture ». Ces gens-là ne sont pas *intelligentnye*, on ne peut pas le leur reprocher, mais on supporte, on souffre, et on souffre leur présence en un silence désapprobateur, qui se libère face à l'ethnologue en service¹. Ces discours sont des façons de parler de soi, de se positionner, de décliner sa qualité de moscovite, de préserver une identité déstabilisée autant par l'apparition brutale de « parvenus » aux alentours que par une précarisation générale.

Dire que Moscou est un grand village, c'est-à-dire jamais qu'une ville de villageois, c'est bel et bien poser la problématique de l'accueil des immigrés de toutes provenances dans la ville. Assurer qu'ils représentent une

menace pour le savoir-vivre de la capitale, pour sa « culture », c'est affirmer sa supériorité, son appartenance à une élite par le biais de son appartenance à la capitale. Le « déficit d'urbanité » de ces apprentis-citadins risque de déteindre sur la ville dans son ensemble, y compris sur les Moscovites qui sont eux-mêmes descendants « d'immigrés ». Moscou attire beaucoup de monde depuis longtemps. Les tentatives de contrôle et de régulation de cette immigration ont sans doute réussi à compliquer la vie des gens, mais jamais à limiter la crise endémique du logement, ni à endiguer la croissance de la ville. La règle de l'enregistrement obligatoire (*la propiska*) n'a pas permis la maîtrise de cette croissance... Moscou a joué et joue encore son rôle d'intégration progressive et d'assimilation de ses immigrés.

Moscou n'a pas eu son École de sociologie comme Chicago, ni sa Colette Pétonnet comme la région parisienne, pour étudier la lente, subtile, et mystérieuse alchimie de « l'absorption » de ses immigrés. A-t-elle eu son ghetto, ses bidonvilles ? Ses « quartiers intégrés » ? Les concepts eux-mêmes sont brouillés tant l'hypothèse d'une « écologie urbaine » moscovite semble absurde



Moscou, quartier de Sokol
© S. Carton de Grammont

face à l'interventionnisme politique soviétique. Moscou en général, ou tel quartier en particulier, est pourtant la résultante d'une volonté politique certes forte, mais contrainte à une bonne dose de pragmatisme, tributaire de l'héritage pré-révolutionnaire, et qui trouve vite ses limites (cas de Sokol, cas de la rue Gorki, étudié par Élisabeth Essaïan). La rapidité et la facilité avec lesquelles, après 1991, est apparu un marché de l'immobilier fortement structuré et subtilement gradué, montrent l'existence de critères précis, quoiqu'informels, de détermination de la valeur tant du foncier que du bâti dans la Moscou soviétique (Élisabeth Essaïan).

1. Nous résumons ici bien des conversations et extraits d'entretiens qu'il serait impossible de développer ici mais dans lesquels cette thématique est récurrente.

À la lecture de descriptions de Moscou dans les années 1920, on a à la fois l'impression que la ville entière est un immense bidonville, tant le moindre recoin semble avoir été transformé en surface sinon habitable, du moins habitée. L'habitat provisoire a fait l'objet (à cette époque et ultérieurement) d'une régulation administrative, notamment par le biais de l'installation des « baraques », logements rudimentaires, collectifs, et préfabriqués construits pour héberger les ouvriers de l'industrie (logements souvent gérés par l'employeur). La construction assez importante de foyers d'hébergement (*obchtchejytie*) est aussi une particularité de l'accueil à Moscou. Les récits des « premières » ou « deuxièmes » générations de moscovites issus de l'immigration sous toutes ses formes, montrent que l'installation s'est généralement faite en plusieurs étapes, avec un déplacement spatial, des baraques de la périphérie à l'obtention d'une pièce dans un appartement communautaire du centre (ou d'une zone plus centrale et plus anciennement urbanisée), puis à l'obtention d'un appartement individuel (qui ne le reste pas forcément longtemps, avec le mariage des enfants et l'arrivée de nouveaux affins). Et dans ces récits, les relations d'interconnaissance, de voisinage, de communauté de vie, avec leurs avantages et leurs inconvénients, occupent une place prépondérante. Récits enchantés d'initiations culturelles des enfants d'ouvriers par la voisine communautaire ; récits en contrepoint, avoués des difficultés insupportables de vivre au quotidien la mixité sociale jusque dans sa cuisine pour certains membres de l'intelligentsia ; dénonciation du snobisme des Moscovites de souche par la provinciale venue de l'Oural ; accusations et dénégations à l'infini du mariage d'intérêt avec un Moscovite pour obtenir l'enregistrement et le droit au logement qui l'accompagne... Récits d'entraides et de solidarités, de dénonciations et de rivalités... Récits d'ascension sociale, lente,

progressive, difficile, mais effective. Récits de « francs-tireurs », partis en solitaire, mais aussi de filières, du cousin du village parti en premier et que l'on a rejoint, de points de chute, de bonnes ou d'employées de maison qui se succèdent dans une même famille à Moscou, et sont parties du même village.

Dans la cité-jardin de Sokol où j'ai enquêté, la question de l'urbanité, de la cité, de la citadinité et de la citoyenneté micro-locale se pose avec acuité. Ce n'est peut-être pas pour rien qu'on y dit souvent que « Moscou est un grand village ». Le rapport à la nature y est mis en scène en permanence, mais c'est d'une nature très policée qu'il s'agit, d'une nature d'exception, raffinée, toute d'espèces en dangers et de pièces de collection, de plates-bandes savamment agencées, de jardins ordonnancés et d'harmonies de palissades orchestrées. Dans ce « lotissement » où l'on se plaît à parler de soi comme d'une entité collective désignée par le terme de « village », on raconte plaisamment l'histoire de cette paysanne arrivée de nuit à la maternité pour accoucher, et s'écriant au matin, en découvrant par la fenêtre la verdure et les petites maisons : « Je ne savais pas que Moscou était un village ! ». Il n'y a bien entendu jamais eu une vache à Sokol (quelques souvenirs de chèvres, toutefois...), pas un agriculteur, mais bien des citadins qui « font village », c'est-à-dire « communauté » avec d'autant plus d'application que l'homogénéité du groupe est menacée par des étrangers qui ne sont pas *intelligentnye*. Quand ils se décrivent comme un petit village, c'est pour souligner leur urbanité, leur savoir-vivre, leur « savoir-faire cité-jardin », c'est-à-dire leur « savoir-faire cité », avec la petite nuance d'autodérision qui fait leur charme pour le touriste et pour l'anthropologue.

Sarah Carton de Grammont

Sarah Carton de Grammont est doctorante en anthropologie urbaine ; elle a enseigné au Centre Universitaire Français à Moscou et en sociologie urbaine à l'Université de Rouen.
<sarah.cartondegrammont@wanadoo.fr>